



Allocution d'ouverture

Jean-Marc Narbonne

Volume 53, numéro 3, octobre 1997

Actes du colloque international Descartes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/401106ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/401106ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Narbonne, J.-M. (1997). Allocution d'ouverture. *Laval théologique et philosophique*, 53(3), 489–492. <https://doi.org/10.7202/401106ar>

ALLOCUTION D'OUVERTURE

Jean-Marc NARBONNE

RÉSUMÉ : Descartes est le grand rénovateur, celui qui repose à neuf, avec une audace inédite et une fraîcheur sans pareille, les problèmes traditionnels de la philosophie. Où, ailleurs qu'à Québec, berceau de l'Amérique française, pouvait être plus légitimement commémorée une philosophie qui fut à juste titre jugée si neuve ? Les liens unissant le parcours intellectuel de Descartes et l'essor de la pensée au Québec sont les plus anciens que l'on puisse imaginer. En célébrant l'esprit cartésien, l'Université Laval retrouve ainsi, par delà les autres traditions dont elle s'est par ailleurs enrichie, son héritage le plus ancien et le plus propre.

SUMMARY : Descartes is the great renovator, who raises anew, with unprecedented boldness and unparalleled freshness, the traditional problems of philosophy. Where else than in Quebec, the cradle of French America, could one more legitimately commemorate a philosophy that was rightly judged to be so new ? The ties linking together Descartes's intellectual journey and the development of thought in Quebec are the most ancient one could imagine. In celebrating Cartesian spirit, Laval University thus rediscovers, over and beyond the other traditions from which it has drawn wealth, its most ancient and most proper heritage.

Monsieur le Conseiller culturel de la France à Québec, distingués invités, Mesdames et Messieurs. Je voudrais tout d'abord, au nom de la Faculté de philosophie et en mon nom personnel, vous souhaiter la plus cordiale bienvenue à Québec, à l'Université Laval, et vous remercier d'avoir accepté l'invitation de la Faculté de philosophie à participer à ce colloque célébrant le 400^e anniversaire de la naissance de Descartes, le plus célèbre philosophe d'expression française, celui qui le premier, avec son *Discours de la méthode* de 1637, a consacré l'usage du français comme langue philosophique, le père de la modernité, et le penseur qui de l'aveu de tous, que ce soit pour le célébrer ou le déplorer, inaugure l'idéalisme moderne.

Le legs de Descartes, comme chacun sait, est immense, non seulement dans la francophonie, mais au sein de la pensée universelle. Descartes est le grand rénovateur, celui qui repose à neuf, avec une audace inédite et une fraîcheur sans pareille, tous les problèmes traditionnels de la philosophie.

Dans ses *Entretiens sur Descartes* de 1937 marquant le tricentenaire du *Discours de la méthode*, Alexandre Koyré écrivait :

Depuis trois siècles nous sommes tous, directement ou indirectement, nourris de la pensée cartésienne, puisque, depuis trois siècles justement, toute la pensée européenne, toute la pensée philosophique du moins, s'oriente et se détermine par rapport à Descartes. Aussi nous est-il extrêmement difficile de nous rendre compte de l'importance et de la nouveauté de l'œuvre de Descartes : une des plus profondes révolutions intellectuelles, et même spirituelles, que l'humanité ait connues, conquête décisive de l'esprit par lui-même, victoire décisive sur la route dure et ardue qui mène l'homme vers la libération spirituelle¹.

Comment, en effet, ne pas être frappé par l'audace extraordinaire de Descartes nous enjoignant de faire table rase de tout ce que l'on avait fait ou prétendu connaître jusqu'à présent, et de se mettre à nouveau à philosopher, je le cite, « comme si personne ne l'avait encore fait », ou encore, comme il l'énonce ailleurs, « comme un homme qui marche seul et dans les ténèbres », et qui, dans le *Discours de la méthode* encore, s'impose à lui-même le programme « de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle » (AT VI, 18).

Audace, en effet, que de vouloir fonder une *Mathesis universalis*, à savoir, comme l'exposent les *Regulae*, une « science générale expliquant tout ce qu'on peut chercher touchant l'ordre et la mesure sans application à une matière particulière » (AT X, 378), où il faut évidemment retenir l'expression « sans application à une matière particulière », puisque le propre de cette nouvelle science cartésienne va justement consister, en opposition à l'aristotélisme, à montrer que, comme l'écrit M. Marion, « le centre de gravité de la science réside moins en ce qui se connaît, qu'en ce qui connaît », détrônant ainsi définitivement le « primat aristotélicien de l'*ousia*, tant comme fondement de la chose, que comme principe de la science »².

Audace de penser la *res cogitans* comme entièrement détachée des fonctions corporelles traditionnellement attribuées à l'âme et s'efforcer de l'appréhender dans sa pureté absolue. La distinction des essences, comme l'écrit Mme Rodis-Lewis dans son grand ouvrage intitulé *L'Œuvre de Descartes*, « fonde en effet le dualisme cartésien sur l'opposition entre une âme tout entière définie par l'exercice de la pensée, et un corps réduit à l'étendue. "Je suis le premier, dit Descartes à Regius, qui ai considéré la pensée comme l'attribut principal de la substance incorporelle, et l'étendue comme l'attribut principal de la substance corporelle." Car "nul avant moi, que je sache, n'a affirmé que l'âme consiste dans la seule pensée, *i.e.* [...] dans le principe interne pour penser". » Et Mme Rodis-Lewis de commenter : « Selon le dualisme fort répandu à l'époque dans une perspective platonisante, l'âme était principe de vie ; chez Descartes, devenue étrangère à la biologie, elle n'opère plus aucune "animation". Ainsi, le philosophe a pour ainsi parler restitué l'Esprit à l'Esprit » (p. 335).

Or de même que Descartes a restitué l'Esprit à l'Esprit, l'on peut dire qu'il a aussi, par une audace en quelque sorte corrélative, restitué le Corps au Corps, balayant de sa représentation, je cite à nouveau Mme Rodis-Lewis, « le qualitatifisme de la physique aristotélicienne » et orchestrant un « retour au mathématisme, dépouillé des aspects mystiques, vitalistes, voire panthéistes du platonisme de la Renaissance »

1. *Introduction à la lecture de Platon*, suivi de *Entretiens sur Descartes*, Paris, Gallimard, 1962, p. 164.

2. *Sur l'ontologie grise de Descartes*, Paris, Vrin, 1993², p. 29 et 32.

(p. 27), qu'il a réduit la pensée du corporel à ce qui lui est seul intrinsèquement lié, l'extension, indépendamment de la pesanteur ou de la dureté, couleur, etc., comme il a réduit le concept de force, hérité de la *dunamis* aristotélicienne, à celui de la simple quantité de mouvement.

Audace également de celui qui met au point une nouvelle méthode pour conduire ses pensées, « en commençant par les plus aisées à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusqu'à la connaissance des plus composées » (AT VI, 18) ; audace de celui qui pense Dieu comme *causa sui*, et qui aurait pu dire cette fois encore : « nul avant moi, que je sache [...] » ; audace de celui qui introduit le mécanisme en philosophie et ne craint pas de comparer le vivant à un corps-machine ou à un automate ; audace enfin de celui qui, pour un temps du moins, fait reposer toute sa philosophie sur le seul véritable *subjectum* qui reste, le sujet pensant qui, par son doute, peut tout à la fois anéantir le monde et Dieu, en restant lui-même intact, et donne par là un sens nouveau et plus profond que jamais à l'humaine liberté. « Mais quand celui qui nous a créés, écrit Descartes dans les *Principes*, serait tout-puissant, et quand même il prendrait plaisir à nous tromper, nous ne laissons pas d'éprouver en nous une liberté qui est telle que, toutes les fois qu'il nous plaît, nous pouvons nous abstenir de recevoir en notre croyance les choses que nous ne connaissons pas bien, et ainsi nous empêcher d'être jamais trompés » (AT VIII, 6). « Entreprise tellement grandiose, souligne Koyré, que l'on reste confondu devant l'audace de Descartes³. »

C'est la première fois, à ma connaissance, que la pensée cartésienne est célébrée à l'Université Laval. L'on pourrait demander ce qui justifie ce choix, compte tenu notamment du foyer de l'aristotélisme qu'a représenté et que continue de signifier pour certains notre institution. Une première réponse pourrait consister à dire qu'un tel événement a tout aussi bien sa place ici qu'ailleurs, étant donnée l'importance considérable de la réflexion cartésienne au sein de l'histoire de la pensée universelle. Une telle réponse, bien qu'essentiellement générale, ne cesserait pas d'apparaître satisfaisante. Mais je retourne la question et demande où, ailleurs qu'à Québec, berceau de l'Amérique française, pouvait être plus légitimement commémorée une philosophie qui fut jugée justement si neuve que, comme l'écrivit le Père Poisson dès 1670, « sa nouveauté méritait n'être enseignée que dans le nouveau monde⁴ ».

Ce n'est pas seulement que la re-fondation cartésienne de la philosophie est contemporaine de la fondation de Québec et de la colonisation de la Nouvelle France initiée sous Henri IV ; ou que l'on pouvait à cette époque, comme cela advint apparemment au Père Mesland, être « relégué en Canada » pour cause de cartésianisme (AT IV, p. 345, note a) ; c'est surtout que les liens qui unissent le parcours intellectuel de Descartes et l'essor de la pensée en Québec sont les plus anciens que l'on puisse imaginer, le modèle du premier collège de Nouvelle France, ancêtre de l'Université Laval, n'étant en effet rien d'autre que le célèbre Collège Royal des R. P. Jésuites de La Flèche, où Descartes fit ses études et où, comme chacun sait, il fut

3. *Introduction à la lecture de Platon*, suivi de *Entretiens sur Descartes*, p. 190.

4. POISSON, *Commentaire ou Remarques sur la méthode de René Descartes, où l'on établit plusieurs principes généraux nécessaires pour entendre toutes ses œuvres*, Vendôme, 1670, p. 204.

avec une grande liberté initié aux découvertes les plus récentes de la science de son temps. Comme le relate en effet Jean Hamelin dans son *Histoire de l'Université Laval*, les Jésuites « ouvrent [à Québec] en 1635 une petite école qui, avec le temps, se transforme en collège. Dès 1659, ce collège offre un programme d'études complet et un régime d'études inspirés du *Ratio studiorum*. C'est un calque du célèbre Collège de La Flèche : même organisation, mêmes manuels, mêmes procédés pédagogiques » (p. 8-9).

Ce qui contribua à l'élan de la nouvelle philosophie cartésienne est donc aussi, et de façon à peu près concomitante, ce sur quoi s'échafauda la culture naissante du Nouveau Monde. En célébrant l'esprit cartésien, l'Université Laval retrouve donc, par delà les autres traditions dont elle s'est par ailleurs enrichie, son héritage le plus ancien et le plus propre.

J'encours sans doute le reproche, en insistant de la sorte sur la radicale nouveauté de Descartes, de méconnaître les nombreux antécédents dont est en réalité entrelacée la philosophie prétendument nouvelle. Mais le reproche lui-même est justement tout sauf nouveau, puisque dès la parution de ses écrits, comme le relève Gouhier, « les contemporains de Descartes ont mis toute leur ingéniosité et leur malice à trouver les sources de sa philosophie⁵ », et à dénoncer ses emprunts.

N'en serait-il pas, en réalité, des « découvertes » cartésiennes comme de la découverte de l'Amérique elle-même dont on ne cesse, des migrations asiatiques par le détroit de Béring, aux vestiges vikings du Vinland, en passant par les incursions normandes ou basques dans le Saint-Laurent, de découvrir de nouveaux antécédents, rendant problématique l'idée même d'un « Nouveau » Monde, en réalité toujours déjà découvert ? Mais l'originalité, ou si l'on préfère dire, la nouveauté de Descartes, ne consiste justement pas à simplement fouler un sol jamais encore découvert, mais plutôt à aménager de manière absolument unique un sol en vérité mille fois déjà foulé. C'est ainsi qu'il fait sens de dire que le *cogito*, dont on ne compte pourtant plus les multiples antécédents, n'a pour ainsi dire été véritablement « découvert » que dans la philosophie qui, s'en faisant un fondement, lui a la première ouvert tout son sens ; et que des multiples découvertes dont l'Amérique a été l'objet, c'est celle que nous célébrons indirectement aujourd'hui qui, encore une fois qu'on s'en réjouisse ou s'en afflige, a décisivement marqué sa destinée.

Je termine, avant de laisser la parole à notre collègue et ami, M. Jean-François de Raymond, en vous disant l'immense plaisir qui est le nôtre de vous accueillir à ce colloque que vous avez bien voulu honorer de votre présence. Encore une fois, à toutes et à tous, bienvenue à la Faculté de philosophie de l'Université Laval et bon colloque cartésien !

5. *La Pensée religieuse de Descartes*, Paris, Vrin, 1924, p. 313, n. 2.